

**Émilie
Frèche**

**Deux
étrangers**

roman

ACTES SUD

“DOMAINE FRANÇAIS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Élise n'a pas vu son père depuis sept ans. Il vit au Maroc, il connaît à peine son mari et pas du tout ses enfants, quant à elle, elle ne sait rien de sa vie. À force de ruptures, d'amour blessé et de petites humiliations qui auront jalonné leur histoire, le père et la fille ont fini par ne plus parler la même langue : ils sont devenus deux étrangers.

Et pourtant, lorsqu'Élise reçoit l'improbable coup de fil de son père la sommant de venir le voir, elle obéit aux ordres de ce tyran domestique comme à un vieux réflexe, alors même que son propre foyer est en train de se déliter : elle prend son antique Renault 5, seul héritage de sa mère tant aimée, et met le cap sur Marrakech.

Portrait d'une famille prise dans les glaces de souffrances jamais apprivoisées, trop longtemps tues, *Deux étrangers* est le roman d'une séparation et de retrouvailles impossibles et néanmoins essentielles. Un voyage dans le temps au rythme indomptable des souvenirs et des émotions, éclairé par un humour ravageur, une lucidité sans appel et un inextinguible désir de justice.

ÉMILIE FRÈCHE

À trente-cinq ans, Émilie Frèche est l'auteur de six romans. En 2010, elle publie Chouquette chez Actes Sud.

Elle signe aussi deux textes pour la jeunesse : Un jour qui n'existe pas (Actes Sud Junior, 2012) et Un petit garçon tout lisse (Actes Sud Junior, 2013).

DU MÊME AUTEUR

LES VIES DENSES, Ramsay, 2001.

UNE FEMME NORMALE, Ramsay, 2002 ; Points, 2006.

LE SOURIRE DE L'ANGE, Ramsay, 2004.

LE FILM DE JACKY CUKIER, Anne Carrière éditions, 2006.

LA MORT D'UN POTE, Panama, 2006.

24 JOURS : LA VÉRITÉ SUR LA MORT D'ILAN HALIMI (avec Ruth Halimi), Seuil, 2009.

CHOUQUETTE, Actes Sud, 2010 ; J'ai lu, 2013.

LES COLLECTIONNEURS, éditions du Moteur, 2010.

UN JOUR QUI N'EXISTE PAS, Actes Sud Junior, 2012.

UN PETIT GARÇON TOUT LISSE, Actes Sud Junior, 2013.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-01683-8

ÉMILIE FRÈCHE

Deux étrangers

roman

ACTES SUD

Un jour, vous aurez aussi des enfants.

Alors j'espère que vous les aimerez et qu'ils vous aimeront. À vrai dire, ils vous aimeront si vous les aimez. Et si vous ne les aimez pas, ils reporteront leur amour, leur affection, leur tendresse sur d'autres gens, ou sur quelque chose d'autre, parce que la vie est ainsi faite qu'on ne peut pas se passer d'aimer et d'être aimé.

FRANÇOIS TRUFFAUT,
L'Argent de poche.

Mon père se comparait très souvent à François Mitterrand. Il n'avait pas d'admiration particulière pour cet homme de gauche, mais une fascination absolue pour le pouvoir et le président en était l'incarnation suprême. Comme lui, il portait donc une écharpe rouge, collectionnait les maîtresses, avait son rond de serviette *Chez Lulu*, lisait *Le Prince* de Machiavel et possédait un labrador prénommé Adriatique en tout point semblable à Baltique, la célèbre chienne du chef de l'État. Il n'y avait qu'avec cette bête que mon père était vraiment gentil. Et d'humeur toujours égale. Mon père adorait, *vénérait* sa chienne. Chaque soir, il répétait le numéro qu'un dresseur lui avait appris, *cououououou-ché, deeeeeee-bout, laaaaaa patte, donne la patte, allez, donne la patte, donne la patte à papa, qui c'est la fi-fille adorée à son papa?* La chienne mettait alors sa patte dans la main de mon père, elle se roulait sur elle-même puis se redressait sur son postérieur tel un animal de foire, et elle gagnait le droit de venir lécher le visage de son maître avec sa langue bien baveuse, c'était la récompense suprême.

J'ai longtemps considéré la relation névrotique que mon père entretenait avec cet animal comme la

preuve tangible de sa folie. Et puis en grandissant, je me suis rendu compte que la plupart des gens qui possédaient des chiens étaient comme lui. Ces gens-là pouvaient insulter leur femme, maltraiter leurs gosses, se comporter comme des porcs avec leurs amis, ils restaient avec leurs chiens des personnes absolument délicieuses. Parce que les chiens ont cette qualité unique d'être à la fois serviles et aimants. Il suffit de savoir les dresser. S'ils sont bien dressés, les chiens obéissent au doigt et à l'œil. Ils acceptent les brimades, les privations, le mépris. Certains enfants aussi, seulement les enfants, quand ils deviennent grands, vous en veulent et vous quittent – pas les chiens. Les chiens restent. Jusqu'à la fin. Parce que les chiens n'éprouvent pas de rancœur. Parce qu'ils ne connaissent pas la honte. Vous les insultez et cinq minutes après ils sont de nouveau là, blottis à vos pieds, en train de vous lécher la paume des mains... N'est-ce pas excitant? Quand on possède un chien, il est impossible de ne pas abuser de son pouvoir. Cela réclame trop d'efforts. Trop d'humanité. Depuis que j'ai compris cela, je me suis toujours méfiée des gens qui avaient des chiens. Jamais par exemple je n'aurais pu avoir une histoire avec un homme qui aurait eu un caniche, ou même un tout petit chihuahua.

Non, je n'aurais pas pu.

Simon, lui, avait un chat lorsque nous nous sommes rencontrés. Un petit chat gris un peu craintif qui s'appelait Woody. Ce chat-là détestait qu'on le caresse, il n'écoutait rien de ce qu'on lui racontait et pouvait disparaître plusieurs jours sans donner signe de vie. C'était un chat qui avait peur de tout. Très

angoissé, neurasthénique même, et puis égoïste au plus haut point. En fait, c'était un chat qui ne servait à rien, mais Simon l'aimait. Oui, Simon aimait ce con de chat sans rien attendre en retour, comme on devrait tous être capables d'aimer, et je crois qu'au fond, c'est aussi cela chez lui qui m'a séduite. S'il avait aimé un chien à la place de ce chat, les choses auraient été différentes ; s'il avait aimé un chien, je suis certaine que nous n'aurions pas eu d'enfants ensemble.

Tom et Léo ont neuf et sept ans, le premier n'a aucun souvenir de son grand-père, le second ne le connaît même pas. Quand il a téléphoné il y a trois jours, mon fils aîné a utilisé le mot *quelqu'un* pour le désigner. Il a dit Maman, il y a *quelqu'un* pour toi au téléphone, et je ne me suis pas doutée un seul instant que ce pouvait être mon père. Pourtant, je pense souvent à lui. Beaucoup d'images convoquent en moi son souvenir, beaucoup d'odeurs aussi, de circonstances, mais jusqu'à cet appel, j'y pensais toujours comme on pense aux morts, au passé. Je n'arrivais pas à me dire qu'il était toujours là, qu'il continuait son petit bonhomme de chemin quelque part sur cette Terre, qu'il mangeait, dormait, aimait, respirait encore alors qu'on ne se voyait plus. Sans doute était-ce ma manière de ne pas le haïr tout à fait, car on ne hait pas les morts, on les oublie, c'est tout.

Mon père est donc revenu. Il a ressuscité, en quelque sorte, et il a suffi qu'il dise un mot, un seul, pour que je le reconnaisse. Sa voix charriait exactement la même autorité que jadis, le même ton glacial et sans appel qui nous faisait, mon frère et moi, le surnommer Adolf, Tito, Pol Pot ou encore Benito.

J'ai tout de suite eu envie de raccrocher. De lui dire qu'il s'était trompé de numéro. Ma mère n'est plus de ce monde, désormais, et mon frère toujours à l'autre bout en train de gravir le sommet d'une montagne, alors toute seule, je ne me sentais pas le courage de l'affronter. Pourquoi me téléphonait-il après sept ans de silence? Pour me dire quoi? Qu'est-ce qu'il me voulait? Qu'est-ce que j'avais encore fait? Je n'ai pas réussi à poser la question. Je l'ai laissé parler, ça a été très court, il m'a dit :

“Élise, il faut que je te voie, je suis à Marrakech, je t'attends avant la fin du mois.”

Et puis il a raccroché.

Ce soir-là, j'ai expédié le bain, le dîner, la petite histoire des garçons, j'ai immédiatement sauté dans un taxi et rompu la promesse que j'avais faite à mon mari de le laisser tranquille. Je savais que c'était une erreur. Plus tard, il pourrait me le reprocher, mais impossible de garder une telle nouvelle pour moi seule, mon père venait de m'appeler après sept ans d'absence, il voulait me voir, il m'attendait avant la fin du mois chez lui à Marrakech, c'était une nouvelle énorme, abyssale, c'était une nouvelle *incroyable* compte tenu du personnage et des rapports que j'entretenais avec lui, il fallait que je la refourgue à quelqu'un comme on se refile la dynamite dans les dessins animés, vite, vite avant qu'elle ne me pète entre les doigts, et Simon était la seule personne capable de mesurer l'ampleur d'une telle nouvelle. Simon vivait à mes côtés depuis douze ans, il m'avait fait deux enfants, il savait à quel point mon père était le drame de ma vie. Maintenant, j'avais besoin de ses conseils, de son soutien. J'avais besoin qu'il me

serre dans ses bras et me dise quoi faire exactement. J'ai donné au chauffeur le nom de son hôtel et nous avons pris les quais en direction de la Concorde : j'ai réalisé alors que ça faisait un mois tout juste qu'on ne s'était pas vus.

Simon avait choisi une pension derrière la gare de l'Est. Une petite pension vraiment minable, réservée à une clientèle de voyageurs en transit, et je me suis demandé pourquoi ce choix, il aurait pu s'offrir mieux, il en avait les moyens, ou bien s'installer chez sa mère qui ne reviendrait pas de Cannes avant la mi-avril. Mais peut-être avait-il envie de dépaysement ? Peut-être envisageait-il, comme les autres clients, de se payer un aller simple pour Prague ou Budapest et de ne plus jamais revenir. Cette pensée, en sortant du taxi, m'a fait perdre pied. J'ai parcouru les quelques pas qui me séparaient de l'hôtel et me suis arrêtée un instant avant d'entrer. À travers la vitre, malgré l'obscurité, on distinguait clairement le réceptionniste derrière le comptoir, un petit homme chauve au visage fermé, et, derrière lui, les casiers où pendouillaient les clés – ça faisait vraiment hôtel de passe. J'ai demandé quelle était la chambre de Simon, puis j'ai dit je monte. L'homme s'est levé, a tendu son bras vers moi : Halte. Je me suis arrêtée net et nous sommes restés quelques secondes ainsi, immobiles, un peu débiles, puis l'homme a fini par décrocher son téléphone et en attendant qu'on lui réponde, m'a demandé en chuchotant quel était mon nom. J'ai menti. J'ai donné celui de Simon alors que nous ne sommes pas mariés, pensant que d'être sa femme me donnerait plus de poids, mais je l'ai regretté presque aussitôt, quand le réceptionniste

m'a fait comprendre que Simon ne souhaitait pas que je monte – c'était encore plus humiliant que si je m'étais présentée comme une simple étrangère.

“Vous êtes sûr ? ai-je bêtement insisté. Je ne peux vraiment pas ?

— Non, a dit le réceptionniste. Il va descendre. Il a demandé que vous l'attendiez au café d'en face.”

J'ai commandé une bière, et comme Simon n'arrivait toujours pas, une seconde. La salle était presque vide, seul un couple occupait une petite table en vitrine, on aurait dit un atoll perdu au milieu de l'océan, contrairement au comptoir où des immigrants s'étaient massés pour regarder la télévision. C'était un vieux et gros poste accroché au plafond, comme dans les chambres d'hôpitaux, qui diffusait des images de ce qu'il convenait désormais d'appeler *le printemps arabe*. Quelques mois plus tôt, en Tunisie, un marchand ambulant s'était immolé devant le siège du gouvernement, déclenchant une révolte qui avait conduit à la chute du régime et, dans son sillon, à celui de l'Égypte, de la Libye, du Yémen. Le Maroc n'était pas touché. Pas encore, ai-je pensé, puis je me suis laissé happer quelques instants par ces images impressionnantes où des foules de gens marchaient comme un seul homme, formant des marées si compactes qu'elles vous donnaient dans l'instant le sentiment d'étouffer. Les hommes au bar commentaient en arabe. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, mais ils semblaient ravis de ce grand vent de liberté et j'aurais aimé me réjouir avec eux. J'avais beaucoup voyagé dans ce coin du globe, écris des guides et des carnets de voyage sur la plupart des pays du Moyen-Orient, je savais combien ces révolutions

étaient importantes, salutaires quelles qu'en fussent les issues, mais la requête de mon père occupait tout mon esprit, me rendait étrangère au reste du monde.

Simon a fini par sortir de son hôtel. À travers la vitrine, j'ai noté qu'il avait une barbe de deux, trois jours, les cheveux un peu plus longs que d'ordinaire. Sa chemise était froissée et il ne portait pas ses lunettes. Je l'ai trouvé séduisant, cela m'a intimidée, je me suis demandé si je ne le dérangeais pas. Il pouvait très bien être avec une fille.

“Qu'est-ce que tu veux?” a-t-il dit en s'asseyant.

J'avais bien tout répété dans ma tête. Tout était très simple et très limpide, il suffisait d'ouvrir le robinet, de laisser les mots couler, il suffisait de dire mon père m'a téléphoné, il veut me voir, il m'attend à Marrakech avant la fin du mois, et puis d'ajouter je ne sais pas quoi faire Simon, je suis perdue, bouleversée, enragée, je t'en supplie aide-moi.

“Alors, tu veux quoi?” a-t-il répété.

Ses yeux me faisaient penser à des couteaux de cuisine. On aurait dit qu'il les avait aiguisés juste avant de venir. Je ne savais plus par quoi commencer. Les mots s'emmêlaient dans ma tête, ils ne voulaient plus rien dire, et j'ai fini par lâcher ce mensonge venu de nulle part :

“Mon éditeur m'a commandé un carnet de voyage Paris-Marrakech. J'en ai pour une dizaine de jours, tu pourrais revenir à la maison pour t'occuper des enfants?”

Il scrutait mon visage. Il était méfiant. Il se demandait où cette fois se trouvait le vice. Pour le rassurer, j'ai promis qu'à mon retour, nous parlerions à Tom et Léo. C'était ce qu'il souhaitait depuis le début,

leur dire qu'on allait se séparer. Il prétendait qu'on leur devait la vérité. Que de toute façon ils n'étaient pas stupides, qu'ils avaient très bien compris, que le mensonge les abîmerait cent fois plus que toutes les vérités qu'ils pourraient bien entendre. Je crois que Simon ne voulait surtout pas succomber à la tentation de nous laisser une seconde chance.

— Tu pars quand ?

— Demain matin, me suis-je entendue lui répondre.

— OK. Je serai là. Mais dix jours, pas plus.”

Ensuite, rien n'est plus très clair dans mon esprit. Je me souviens simplement qu'avant de se lever, Simon a ajouté qu'il me donnerait des nouvelles des garçons *par SMS*, ce à quoi j'ai acquiescé poliment parce que ça n'était pas le moment de polémiquer, mais j'ai immédiatement pensé que s'il mettait cette distance entre nous, nous étions foutus. Bientôt, nous ne parlerions plus la même langue. C'était exactement ce qui m'était arrivé avec mon père. À force de nous éloigner l'un de l'autre, un beau matin, même avec des gestes, nous n'avions plus été capables de nous comprendre. Et sans doute est-ce là la pire chose qui puisse arriver à deux êtres qui se sont aimés. Ne plus se comprendre, ne plus parler la même langue. Que ces êtres soient des parents, des amis, des amants peu importe, l'inconsolable solitude est toujours la même quand on réalise qu'on est devenu deux étrangers.

Le lendemain matin de cette soirée qui a mis la zizanie dans ma vie, Simon est revenu à la maison pour “s’occuper des enfants”, comme promis, et je me suis retrouvée toute seule en bas de chez nous avec mon petit sac de voyage, je ne savais vraiment pas où aller. Il n’était pas question que je me rende à Marrakech. Mon éditeur ne m’avait rien commandé du tout, et je n’avais aucune envie de voir mon père. En tout cas pas comme ça, pas sur un de ses petits coups de sifflet à la con, je n’étais pas son chien.

Il était tôt, il faisait froid.

J’ai marché jusqu’au boulevard Voltaire, puis je suis descendue au parking et je me suis réfugiée dans ma vieille Renault 5. J’avais envie de rester là pendant dix jours. Là au moins, personne ne me demanderait rien. J’en rêvai un instant, et il m’apparut que ce serait la meilleure chose à faire, la plus sage en tout cas, ce serait comme de s’installer dans sa maison de campagne, une façon de se retirer du monde, de se mettre un peu à l’abri du bruit des gens autour. Car c’était exactement ce que représentait pour moi cette voiture que j’ai héritée de ma mère, et dans laquelle j’ai passé les heures les plus

heureuses de mon enfance : *une maison de campagne*. Un endroit où je me sentais bien, en paix, celui où j'avais besoin de me retrouver quand rien n'allait plus. Seulement le parking où elle se trouvait était glauque, mal éclairé, il produisait des bruits sinistres et j'ai fini par foutre le camp. Dehors, le monde me sembla plus hostile encore que d'ordinaire. La lumière était blanche, aveuglante, le visage des hommes et des femmes qui marchaient sur les trottoirs, fermé à double tour. Il n'y avait ni vieux ni enfants dans les rues ce matin-là, les bancs étaient déserts, les commerces encore tous fermés. Je ne savais pas quoi faire, vers qui me tourner. Je n'avais envie d'appeler personne, pas même ma meilleure amie Camille qui sait pourtant si bien m'écouter. Je me sentais perdue. Et j'avais peur. J'étais terrifiée à l'idée de tomber sur Simon et les enfants, si je tombais sur eux, ils comprendraient tout de suite que je leur avais menti, qu'il n'y avait pas de commande d'éditeur, pas de voyage, pas de départ, mais rien que ma tête de folle qui errait en bas de chez nous dans la vieille R5 toute pourrie de sa mère dont elle n'arrivait pas à se séparer – pauvre folle.

J'ai laissé la Bastille derrière moi, traversé la Seine, et serpenté un long moment au hasard des petites rues résidentielles du 14^e. Je n'allais jamais dans ce quartier. Je ne connaissais pas sa configuration, ses commerces, ses habitants, et très vite je m'y suis sentie comme une touriste. J'ai réalisé alors que l'appel de mon père était à l'origine de cette situation, de ce sentiment détestable, que c'était à cause de lui si je ne me sentais plus chez moi dans ma propre ville, parce que s'il ne m'avait pas téléphoné, jamais je ne

me serais retrouvée à tourner dans les rues de cet arrondissement inconnu, et j'en ai ressenti une telle amertume que, l'instant d'après, j'étais porte d'Orléans. J'ai franchi le boulevard circulaire, là où passe désormais la ligne du tramway, puis j'ai gagné le périphérique et me suis engagée sur l'autoroute A10. Je ne sais pas pourquoi j'ai pris la direction de Bordeaux. Je ne peux pas me l'expliquer. Je n'avais pas l'intention d'aller quelque part en particulier, simplement l'envie de n'être plus obligée de m'arrêter aux feux, et peut-être aussi de prendre le large comme on s'en va prendre une grande bouffée d'air.

Derrière moi, très vite, les poids lourds ont commencé à klaxonner. J'avais pourtant le pied au plancher mais j'avançais encore trop lentement, ça ne leur convenait pas, et je les voyais me doubler sur la gauche en gesticulant dans leur cabine haut perchée, en m'adressant des mots d'une violence inouïe, *salope, connasse, grosse pute*, parfois j'avais même la chance de récolter un doigt plein de hargne. Ils se demandaient tous ce que je faisais sur une autoroute avec une voiture pareille, tant il est vrai que la R5 de ma mère n'a rien à faire sur une autoroute. C'est un modèle de 1972. Une antiquité, on peut le dire. Une poubelle, osent même certains (Simon et les garçons, notamment), mais moi, je préfère le terme *collector*. Il n'y en a pas deux comme elle dans le monde. La voiture de ma mère est de couleur vert bouteille – vert anglais, disait-elle – et l'intérieur est en velours vert absinthe, ce qui se situe entre le vert d'eau et le vert amande.

Une couleur qu'elle avait personnellement choisie, je crois même inventée avec un tapissier-teinturier

qui officiait pas très loin de chez nous. À l'origine, il paraît que la carrosserie était noire. Ma mère l'a fait repeindre en vert en 1977, juste après la sortie de *Dites-lui que je l'aime*, en hommage à Miou-Miou qui possédait la même. Dans ce film de Claude Miller, Miou-Miou perd sa vie à trop aimer Depardieu, et ma mère devait se douter qu'une chose pareille était possible, que l'amour pouvait conduire à la mort. Je n'ai jamais pu refaire les peintures, ç'aurait été comme de teindre sa robe de mariée.

Cette Renault 5 est la seule chose qui me reste de ma mère, alors j'en prends soin. Je ne l'utilise que pour aller du judo au tennis et du tennis à la piscine, du moins en temps normal, mais visiblement nous ne sommes plus en temps normal puisque lorsque je m'arrête pour faire le plein d'essence, je suis déjà à plus de cinquante bornes de Paris. J'ignore où je me trouve exactement. Ce qui est sûr, c'est que j'ai changé de région, quitté l'Île-de-France où le ciel était blanc, lointain, aveuglant, et l'horizon barré de bureaux, d'entrepôts, de parcs automobiles et de centres commerciaux. Ceux-là ont tous disparu en même temps. Brusquement. Quant au ciel, il a viré au gris, s'est rapproché de la terre, maintenant, il me paraît à portée de main et c'est partout la campagne. Partout des champs de blé, de colza, de tournesols que le printemps tardif n'a pas encore fait pousser, et qui ne sont pour l'heure que des parcelles agricoles, délimitées entre elles par des lambeaux de haies qui font ici et là comme des petites taches vert foncé sur la terre labourée. Ce sont les terres de France, modestes, discrètes, silencieuses, les *vraies terres* de ce pays, disait mon père, celles qu'on se transmet de génération en génération, celles qui

donnent des racines solides, je me souviens encore comme ces terres l'excitaient quand nous les traversions pour rejoindre le Sud, il ambitionnait toujours de s'en offrir. Il voulait des terres semblables à celles qui m'entourent, sans attrait, sans fantaisie, où tout était plat et dépourvu de surprises, où tout se découvrait à l'horizon : clochers, silos, bosquets, châteaux d'eau. Il disait que c'était le seul moyen d'être français. Ma mère proposait des vignes, un bois, mais il rigolait. Les vignes et les bois ne valaient rien, n'importe quel parvenu pouvait s'en acheter, d'ailleurs les Chinois ne s'étaient pas gênés, désormais c'était eux qui produisaient notre vin. Lui, ce qu'il désirait, c'était une terre arable, et le costume de paysan qui allait avec. Il pensait qu'en marchant dans la boue, ses pas finiraient par laisser leur empreinte à ce pays.

Je termine de remplir mon réservoir, je vais payer ma note à la caisse et, pour la première fois, l'idée me traverse l'esprit de rebrousser chemin. Curieusement, je n'y ai pas pensé plus tôt. Comme si prendre cette autoroute avait été la chose la plus naturelle qu'il m'ait été donné de faire. Et c'est peut-être le cas. Oui, peut-être. Cela fait tellement d'années que ce voyage m'attend. Il faut juste que je sois capable de l'accepter. Ça veut dire remonter dans ma voiture, reprendre la route, avaler des kilomètres, se reposer, en avaler d'autres, se reposer encore et puis continuer à descendre. Pas besoin d'aller vite. Je ferai ce voyage tranquillement, au rythme qui sera le mien, ou plus exactement à celui de la Renault 5 de ma mère, mais c'est un rythme idéal car ma mère a toujours été la seule personne au monde capable de m'ouvrir un chemin vers mon père. Avec sa voiture,

je crois que je pourrai trouver la force d'avancer. Oui, je le crois, pourvu que je ne me pose pas de questions. Les questions ne servent à rien. Les questions embrouillent l'esprit et restent toujours sans réponse. Pourquoi mon père veut-il me voir? Pourquoi maintenant? Pour me dire quoi? Je n'en sais rien, mais je reprends quand même la route en direction du sud. Sans me poser de questions. Et par chance, je retrouve une de mes vieilles cassettes TDK au fond de la boîte à gants. Je la glisse dans l'autoradio que je n'ai pas allumé depuis des lustres. L'appareil grésille une seconde, puis la voix inouïe, inimitable de Sting s'échappe des enceintes et m'enveloppe tout entière. Ça ressemble à un miracle. Sting chante *The Soul Cages*, le titre qui a donné son nom à l'album composé en hommage à son père, emporté par un cancer quelques années plus tôt. Pourquoi suis-je tombée sur cette chanson? Pourquoi sur celle-là et pas une autre? J'avais dit pas de questions, mais déjà je romps ma promesse, c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'empêcher d'y voir un signe.